

tant que le sénatus consulte organique. C'est à compter de ce moment que le peuple François s'est confié à sa destinée, que les propriétés ont repris leur valeur première, que se sont multipliés les longues spéculations : jusques là tout sembloit floter encore. On aimoit le présent, on doutoit du lendemain, et les ennemis de la patrie nourrissoient toujours des espérances. Depuis cette époque, il ne leur reste que de l'impuissance et de la haine.

L'Isle d'Elbe avoit été cédée à la France ; elle lui donnoit un peuple doux, industrieux, deux ports superbes, une mine féconde et précieuse : mais séparée de la France, elle ne pouvoit être intimement attachée à aucun de ses départemens, ni soumise aux règles d'une administration commune. On a fait fléchir les principes sous la nécessité des circonstances ; on a établi pour l'Isle d'Elbe l'exception que commandoient sa position et l'intérêt public. L'abdication du souverain, le vœu du peuple, la nécessité des choses, avoient mis le Piémont au pouvoir de la France. Au milieu des nations qui l'environtoient, avec les élémens qui composoient sa population, le Piémont ne pouvoit supporter, ni le poids de sa propre indépendance, ni les dépenses d'une monarchie. Réuni à la France, il jouira de sa sécurité et de sa grandeur ; ses citoyens laborieux, éclairés, développeront leur industrie et leurs talens dans le sein des arts et de la paix.

Dans l'intérieur de la France règnent le calme et la sécurité. La vigilance des magistrats une justice sévère, une gendarmerie fortement constituée et dirigée par un chef qui a vieilli dans la carrière de l'honneur, ont imprimé partout la terreur aux brigands — L'intérêt particulier s'est élevé jusqu'au sentiment de l'intérêt public. Les citoyens ont osé attaquer ceux qu'autrefois ils redoutoient, lors même qu'ils étoient enchaînés aux pieds des tribunaux. Des communes entières se sont armées et les ont détruits. L'étranger envie la sûreté de nos routes, et cette force publique qui souvent invisible, mais toujours présente, veille sur ses pas, et le protège, sans qu'il la réclame.

Dans le cours d'une année difficile, au milieu d'une pénurie générale, le pauvre ne s'est point défilé des soins du gouvernement : il a supporté avec courage des privations nécessaires et les secours qu'il avoit su attendre, il les a reçus avec reconnaissance.

Le crime de faux n'est plus encouragé par l'espoir de l'impunité. Le zèle des tribunaux chargés de le frapper, et la juste sévérité des loix, ont enfin arrêté les progrès de ce fléau qui menaçoit la fortune publique et les fortunes particulières. — Notre culture se perfectionne et défie les cultures les plus vantées de l'Europe. Dans tous les départemens il est des cultivateurs éclairés, qui donnent des leçons et des exemples. — L'éducation des chevaux a été

encouragée par des primes ; l'amélioration des laines, par l'introduction des troupeaux de races étrangères. Partout des administrateurs zélés recherchent et révèlent les richesses de notre sol, et propagent les méthodes utiles et les résultats heureux de l'expérience.

Nos fabriques se multiplient, s'animent et s'éclairent ; émules entre elles, bientôt, sans doute, elles feront les rivaux des fabriques les plus renommées dans l'étranger. Il ne manque désormais à leur prospérité, que des capitaux moins chèrement achetés. Mais déjà les capitaux abandonnent les spéculations hasardeuses de l'agiotage, et retournent à la terre et aux entreprises utiles. Plus de vingt mille ouvriers François qui étoient dispersés dans l'Europe, sont rappelés par les soins et par les bienfaits du Gouvernement, et vont être rendus à nos manufactures.

Parmi nos fabriques, il en est une plus particulière à la France, que Colbert échauffa de son génie. Elle avoit été ensevelie sous les ruines de Lyon : le Gouvernement a mis tous ses soins à l'en retirer. Lyon naît à la splendeur et à l'opulence ; et déjà du sein de leurs ateliers, les fabricans imposent des tributs au luxe de l'Europe. Mais le principe de leurs succès est dans le luxe même de la France : c'est dans la mobilité de nos goûts et dans l'inconstance de nos modes, que le luxe étranger doit trouver son aliment ; c'est à ce qui fait mouvoir et vivre une population immense, qui, sans cela, iroit se perdre dans la corruption et dans la misère.

Il y aura à Compiègne, il s'élèvera bientôt sur les confins de la Vendée, des pyramides où la jeunesse se formera pour l'industrie et pour les arts mécaniques. De là nos chantiers, nos manufactures, tireront un jour les chefs de leurs ateliers et de leurs travaux.

Quatorze millions, produit de la taxe des barrières, et dix millions d'extraordinaires, ont été, pendant l'an 10, employés aux routes publiques. Les anciennes communications ont été réparées et entretenues. Des communications nouvelles ont été ouvertes : Le Simplon, le Mont-Cenis, le Mont-Genève, nous livreront bientôt un triple et facile accès en Italie. Un grand chemin conduira de Gènes à Marseille. Une route est tracée du Saint-Espirit à Gap ; une autre de Rennes à Brest par Pontivy. A Pontivy s'élèvent des établissemens qui auront une grande influence sur l'esprit public des départemens dont se composoit l'ancienne Bretagne ; un canal y portera le commerce et une prospérité nouvelle.

Sur les bords du Rhin, de Bingen à Coblenz, une route nécessaire est taillée dans des rochers inaccessibles. Les communes voisines affoient leurs travaux aux sacrifices du trésor public ; et les peuples de l'autre rive, qui rioient de la folie de l'entreprise, restent confondus de la rapidité de l'exécution.